

CHAPITRE IX.

ENVIRONS DE MEXICO. — ENTREVUE AVEC MONTÉZUMA.

— ENTRÉE DANS LA CAPITALE.

— ACCUEIL HOSPITALIER. — VISITE A L'EMPEREUR.

1519.

A l'aube du jour, Cortés était debout, occupé à rassembler ses soldats. Éveillés par les sons belliqueux de la trompette, qui, se prolongeant au loin sur les eaux, allaient se perdre dans les échos lointains des montagnes, ils coururent se ranger, le cœur plein d'ardeur, sous leurs bannières respectives. Les flammes sacrées qui brûlaient sur les autels d'innombrables *teocallis*, et qu'on entrevoyait obscurément à travers les vapeurs grisâtres du matin, indiquaient l'emplacement de la capitale : bientôt ses temples, ses tours, ses palais, se révélèrent dans toute leur magnificence sous les flots de lumière dont le soleil, s'élevant au-dessus des monts orientaux, inonda la vallée. C'était le 8 novembre 1509, jour mémorable dans l'histoire, le jour où, pour la première fois, les Européens mirent le pied dans la capitale du monde occidental.

Cortés, à la tête de son petit corps de cavalerie, formait une sorte d'avant-garde. Venait ensuite l'infanterie espagnole, qui avait acquis, dans une campagne d'été, la discipline et l'aspect sévère de vieilles bandes. Les bagages occupaient le centre, et la sombre colonne des guerriers tlascalans fermait la marche. Cette petite armée ne devait pas s'élever en tout à sept mille hommes, et sur ce nombre on ne comptait pas quatre cents Espagnols (1).

(1) Cortés avait pris environ six mille guerriers de Tlascala, et quelques-uns des Cempoallans et des autres Indiens alliés étaient restés avec lui. Les

Elle suivit pendant quelque temps l'isthme étroit qui sépare les eaux de Tezcuco de celles de Chalco, puis elle entra sur la longue digue qui, à l'exception d'un coude qu'elle décrit près de son commencement, s'étend en droite ligne, à travers les eaux salées de Tezcuco, jusqu'aux portes de la capitale. C'est cette même chaussée qui forme encore aujourd'hui la base de la grande avenue de Mexico du côté du midi (2). Les Espagnols eurent plus d'une fois l'occasion d'admirer la précision géométrique avec laquelle ce grand ouvrage était exécuté et la solidité de sa construction, qui attestaient les progrès des Aztèques dans les arts mécaniques : composé de gros blocs de pierre liés entre eux avec du ciment, il était, d'un bout à l'autre, assez large pour donner passage à dix cavaliers de front.

Ils remarquèrent, pendant leur marche, plusieurs villes bâties sur pilotis et s'avancant à une distance considérable dans l'eau ; c'était un genre de construction pour lequel les Aztèques avaient une prédilection particulière, parce qu'il leur rappelait l'architecture de la métropole (3). La population industrielle de ces villes trouvait d'amples moyens d'existence dans la préparation du sel, qu'elle extrayait des eaux du grand lac. Les droits établis sur cette branche de commerce étaient une source considérable de revenu pour la couronne.

forces espagnoles se composaient, au sortir de Vera-Cruz, de quatre cents fantassins environ et de quinze chevaux. Les soldats mécontents se plaignaient, après les combats meurtriers de Tlascala, d'avoir perdu, depuis le commencement de la campagne, cinquante de leurs compagnons. (Ante, vol. 1, p. 290.)

(2) « La calzada d'Iztapalapan est fondée sur cette même digue ancienne, sur laquelle Cortés fit des prodiges de valeur dans ses rencontres avec les assiégés. » Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 57.

(3) Plusieurs de ces villes contenaient, suivant Cortés, de trois à cinq et six mille maisons : Cortés a d'ailleurs adopté pour les noms propres une orthographe barbare qui les rend à peu près méconnaissables pour les Mexicains comme pour les Espagnols. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 78.

Partout les conquérants remarquaient les traces d'une population nombreuse et florissante, surpassant tout ce qu'ils avaient encore vu. Les temples et les principaux édifices des villes étaient revêtus d'un stuc blanc et dur, qui miroitait, comme de l'émail, sous les rayons du matin. Les bords du large bassin de Tezcuco offraient une variété plus grande encore de villes et de hameaux, que ceux du lac de Chalco (4). La surface des eaux disparaissait sous des essaims de pirogues remplies d'Indiens (5), qui, gravissant les talus de la chaussée, contemplaient les étrangers avec une curiosité mêlée d'étonnement. Là aussi, les Espagnols admirèrent ces îles féeriques de fleurs, ombragées quelquefois par de grands arbres, s'élevant et s'abaissant alternativement avec le mouvement ondulatoire des flots. A la distance d'une demi-lieue de la capitale, ils rencontrèrent un ouvrage solide ou rideau de pierre, qui traversait la digue. Il avait douze pieds de haut, était fortifié à ses extrémités par des tours, et percé au milieu d'une porte crénelée, par laquelle les troupes défilèrent. On appelait cet ouvrage le fort de Xoloc, et il acquit plus tard une certaine célébrité, ayant été la position occupée par Cortés pendant le fameux siège de Mexico.

Les Espagnols y trouvèrent plusieurs centaines de chefs

(4) Le père Toribio Benavente n'est pas avare d'éloges lorsqu'il parle des environs de la capitale, qu'il vit dans leur splendeur. « Creo, que en toda nuestra Europa hay pocas ciudades que tengan tal asiento y tal comarca, con tantos pueblos á la redonda de sé y tan bien asentados. » *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

(5) Il n'est cependant pas nécessaire d'adopter la version d'Herrera, qui prétend que cinquante mille canots étaient constamment employés à l'approvisionnement de la capitale! (*Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 14.) Le poète chroniqueur Saavedra est plus modeste :

Dos mil y mas canoas cada dia
Bastecen el gran pueblo Mexicano
De la mas y la menos mineria
Que es necesario al alimento humano.

El Peregrino Indiano, canto II.

aztèques, venus au-devant d'eux pour leur faire accueil et leur annoncer l'approche de Montézuma. Ils portaient le pittoresque costume de fête du pays : le *maxtlatl*, ou ceinture de coton, ceignait leurs reins, et un large manteau de la même étoffe ou d'un brillant tissu de plumes tombait gracieusement de leurs épaules. Autour de leur cou et à leurs bras on voyait des colliers et des bracelets en mosaïque de turquoises, entremêlés de riches plumes, artistement disposées (6) ; leurs oreilles, leur lèvre inférieure, et quelquefois leur nez, étaient ornés de pendants formés de pierres précieuses, ou de croissants d'or fin. Comme chaque cacique fit séparément au général le salut ordinaire du pays, cette fastidieuse cérémonie occasionna un retard de plus d'une heure. L'armée poursuivit ensuite sa marche sans autre interruption, jusqu'à un pont voisin des portes de la ville. Ce pont, construit en bois et remplacé depuis par un pont de pierre, était jeté sur une ouverture de la digue, qui donnait passage aux eaux agitées par les vents, ou grossies, dans la saison des pluies, par quelque crue soudaine. C'était un pont-levis, et les Espagnols, en le traversant, comprirent qu'ils se mettaient cette fois à la merci de Montézuma, qui pouvait, en coupant leurs communications avec l'extérieur, les retenir prisonniers dans sa capitale (7).

Tandis qu'ils se livraient à ces réflexions, ils aperçurent le brillant cortège de l'empereur, débouchant de la grande rue, qui traversait alors, comme aujourd'hui, le cœur de la ville (8). Au centre d'une foule de nobles et de chefs indiens,

(6) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 9.

(7) Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., parte 1, cap. 24. Gomara, *Crónica*, cap. 63. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 88. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 78-79. Ixtlilxochitl, *Hist. chich*, Ms., cap. 83.

(8) Le cardinal Lorenzana dit que la rue dont il s'agit était probablement celle qui traverse la ville en partant de l'hôpital de Saint-Antoine. (*Rel. seg. de Cortés*, p. 74, nota.) Sahagun confirme cette opinion. *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 16.

précédés par trois officiers portant des baguettes d'or, on distinguait le palanquin royal, resplendissant d'or bruni (9). Il était porté sur les épaules de plusieurs nobles, et au-dessus se balançait un riche dais en plumes, parsemé de bijoux et entouré d'une frange d'argent, que soutenaient quatre personnages du même rang. Ils marchaient nu-pieds, d'un pas lent et mesuré, les yeux baissés vers la terre. Quand le cortège fut arrivé à une distance convenable, il s'arrêta, et Montézuma, descendant de sa litière, s'avança, appuyé sur les seigneurs de Tezeuco et d'Iztapalapan, son neveu et son frère, qui, l'un et l'autre, ainsi que nous l'avons vu, étaient déjà connus des Espagnols. Tandis qu'il s'avançait ainsi sous son dais, ses gens empressés étendaient sur le sol un tapis de coton, pour que les pieds de leur empereur ne fussent point souillés par le contact de la terre. Ses sujets de tout rang, qui bordaient les deux côtés de la chaussée, s'inclinaient en avant, les yeux fixés à terre, pendant qu'il passait, et quelques-uns même, de la classe inférieure, se prosternaient devant lui (10). Tels étaient les hommages rendus au monarque indien, hommages qui prouvent que les formes serviles de l'adulation orientale existaient aussi chez les grossiers habitants du monde occidental.

Montézuma portait la ceinture et l'ample manteau carré (*tilmali*) de sa nation. Ce manteau était tissu du coton le plus fin, et les extrémités brodées étaient rassemblées en nœud autour de son cou. Ses pieds étaient protégés par des sandales à semelles d'or, et les courroies de cuir qui les attachaient étaient également ornées d'or en bosse. Ces sandales étaient, ainsi que le manteau, semées de perles et de pierres précieuses, parmi lesquelles on remarquait l'émeraude et le *chalchivill*, pierre verte que les Aztèques estiment au-dessus

(9) *Carta del lie. Zuazo*, Ms.

(10) « Toda la gente que estaba en las calles se le humiliaban y hacian profunda reverencia y grande acatamiento sin levantar los ojos á le mirar, sino que todos estaban hasta que él era pasado, *tan inclinados como frayles en Gloria Patri.* » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

de toutes les autres. Il ne portait sur sa tête d'autre ornement qu'un papache de plumes vertes qui retombait sur ses épaules, insigne du rang militaire plutôt que de la dignité royale.

Montézuma avait alors environ quarante ans. Sa taille était haute et élancée. Sa chevelure, noire et plate, n'était pas très-longue : des cheveux tout à fait courts n'étaient pas considérés comme convenables pour des personnes de distinction. Sa barbe était rare, son teint un peu plus pâle qu'on ne le rencontre habituellement chez sa race basanée ou plutôt cuivrée. Ses traits, quoique sérieux, n'avaient pas cette expression de mélancolie, et même d'abattement, qu'ils prirent peut-être plus tard, et qu'on remarque généralement dans ses portraits. Sa démarche était noble, et l'ensemble de ses manières, tempéré par un air de bonté qui contrastait avec ce que l'on rapportait de son caractère, était digne d'un grand prince. Telle est la description qu'on nous a transmise du célèbre empereur indien, dans sa première entrevue avec les hommes blancs (11).

A son approche, l'armée avait fait halte. Cortés, mettant

(11) Pour les détails qui précèdent sur l'équipage, le costume et la personne de Montézuma, voir Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 88. *Carta del lie. Zuazo*, Ms. Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, cap. 85. Gomara, *Crónica*, cap. 65. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., *ubi supra* et cap. 45. Acosta, lib. 7, cap. 22. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 16. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

Le noble poète espagnol, ou plutôt mexicain, Saavedra, qui appartenait à la génération venue après la conquête, a consigné la plupart de ces détails dans sa chronique en vers. L'échantillon suivant suffira probablement au lecteur :

Y va el gran Montezuma ataniado
De manta azul y blanca con gran falda,
De algodón muy sutil y delicado,
Y al remate una concha de esmeralda :
En la parte que el nudo tiene dado,
Y una tiara a modo de guirnalda,
Zapatos que de oro son las suelas
Asidos con muy ricas correhuelas.

El Peregrino Indiano, canto 11.

pied à terre, jeta ses rênes à un page, et suivi de quelques-uns de ses principaux cavaliers, s'avança à sa rencontre. Cette entrevue devait avoir pour tous deux un immense intérêt. Dans Montézuma, Cortés voyait le maître des vastes contrées qu'il avait traversées, ce prince dont il avait entendu vanter partout le faste et la puissance. Dans l'Espagnol, le monarque aztèque contemplait l'être étrange dont la destinée semblait être si mystérieusement liée à la sienne, le conquérant annoncé par un de ses oracles, le héros que ses exploits semblaient élever au-dessus de l'humanité. Mais, quels qu'aient pu être, en cette occasion, les sentiments de Montézuma, il eut assez d'empire sur lui-même pour recevoir son hôte avec une courtoisie toute royale, et lui exprimer la satisfaction qu'il éprouvait à le voir dans sa capitale (12). Cortés répondit à cet accueil par les protestations du plus profond respect, et témoigna sa reconnaissance des présents par lesquels l'empereur avait prouvé aux Espagnols sa munificence. Il passa ensuite au cou de Montézuma une chaîne en verre de couleur, et fit en même temps un mouvement comme pour embrasser le prince; mais il fut arrêté par les deux seigneurs aztèques, choqués de voir la personne sacrée de leur maître exposée à une telle profanation (13). Après cet échange de civilités, Montézuma chargea son frère de conduire les Espagnols aux quartiers qui leur étaient destinés, et, remontant dans sa litière, fut emporté, à travers la foule prosternée, avec la même pompe. Les Espagnols le suivirent de près, et firent bientôt, enseignes déployées et aux sons d'une musique guerrière, leur entrée dans le quartier méridional de Tenochtitlan (14).

Là encore, ils trouvèrent de nouveaux sujets d'admiration dans la beauté de la ville et le style supérieur de son archi-

(12) « Satis vultu lato, dicit P. Martyr, an stomacho sedatus, et an hospites per vim quis unquam libens susceperit, experti loquantur. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(13) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 79.

(14) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 15.

itecture. Les habitations de la classe pauvre étaient pour la plupart, il est vrai, construites de boue et de joncs. Mais la grande avenue par laquelle l'armée faisait son entrée dans la capitale était bordée des deux côtés par les maisons des nobles : elles étaient bâties avec une pierre rouge poreuse, extraite des carrières du voisinage, et quoiqu'elles eussent rarement un second étage, elles couvraient souvent une surface considérable. Les toits plats, *azoteas*, étaient garnis de parapets en pierre, en sorte que chaque maison était une forteresse. Quelquefois ces toits, couverts de fleurs, ressemblaient à des parterres; mais le plus souvent ces fleurs étaient cultivées dans des jardins en terrasses, ménagés entre les édifices (15). De temps à autre, on rencontrait une grande place ou un marché entouré de ses portiques de pierre et de stuc, ou bien quelque temple pyramidal, aux proportions colossales, couronné de son sanctuaire et de ses autels, sur lesquels brûlaient des feux qui ne s'éteignaient jamais. La grande rue, qui faisait suite à la chaussée du midi, était beaucoup plus large que la plupart des autres rues de la ville, et se prolongeait presque en ligne droite à plusieurs milles de distance, traversant, comme nous l'avons dit, le centre de la capitale. Le spectateur, placé à l'une des extrémités de cette rue, pouvait facilement distinguer l'autre extrémité, au bout d'une longue perspective de temples, de terrasses et de jardins, et à l'horizon lointain les montagnes bleuâtres, qui, rapprochées par l'effet de la transparence de l'atmosphère, semblaient presque en contact avec les bâtiments.

Mais ce qui produisit le plus d'impression sur les Espagnols, ce fut cette immense population qui se pressait dans les rues et sur les canaux, qui garnissait toutes les portes, toutes les fenêtres et les toits des maisons. « Je me rappelle parfaitement ce spectacle, s'écrie Bernal Diaz; il est, après tant d'années, aussi présent à mon esprit que si ces choses se fussent passées hier (16). » Mais quelles durent être les sensations des Azté-

(15) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(16) « Quien podra, s'écrie le vieux soldat, dezir la multitud de hombres,

ques eux-mêmes, à la vue d'une pompe guerrière si nouvelle pour eux; lorsqu'ils entendirent, pour la première fois, le pavé de leurs rues résonner sous le pas de fer des chevaux, ces étranges animaux que la renommée avait entourés de terreurs superstitieuses; lorsqu'ils contemplèrent ces enfants du monde oriental, dont le teint clair révélait la céleste origine, ces armes brillantes, ces coiffures d'acier, — métal qui leur était inconnu, — étincelant comme des météores au soleil, tandis que flottaient dans l'air les sons d'une musique qui ne semblait pas appartenir à la terre, des sons tels que n'avaient jamais éveillés leurs grossiers instruments! Mais toutes leurs autres émotions furent absorbées dans celles de la haine, lorsqu'ils virent leurs mortels ennemis, les Tlascalans, s'avancer fièrement dans leurs rues, promenant de tous côtés des regards où l'étonnement se mêlait à la férocité, semblables à des bêtes sauvages, égarées loin de leurs forêts natives et jetées tout à coup au milieu de la civilisation (17).

Les troupes, en défilant par cette rue spacieuse, traversèrent de nombreux ponts suspendus sur des canaux, le long desquels on voyait glisser rapidement les pirogues indiennes, avec leurs petites cargaisons de fruits et de légumes destinés aux marchés de Tenochtitlan (18). Elles s'arrêtèrent enfin devant une large place, située presque au centre de la ville,

y mugeres, y muchachos, que estavan en las calles, e açuteas, y en canoas en aquellas acequias, que nos salian à mirar? Era cosa de notar, que agora que lo estoy escriuiendo, se me representa todo delante de mios ojos, como si ayer fuera quando esto passo. » *Hist. de la conquista*, cap. 88.

(17) « Ad spectaculum, dit P. Martyr, tandem Hispanis placidum, quia diu optatum, Tenustiatanis prudentibus forte aliter, quia verentur fore ut hi hospites quietem suam Elysiam veniant perturbaturi; de populo secus, qui nil sentit æque delectabile, quam res novas ante oculos in presentiarum habere, de futuro nihil anxius. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(18) On fait généralement dériver le nom euphonique de *Tenochtitlan* de mots aztèques signifiant « le tuma ou cactus sur un rocher; » plante dont l'apparition devait, ainsi qu'on se le rappelle, déterminer l'emplacement de la future capitale. (Toribio, *Hist. de los Indios*, partie 3, cap. 7. Explic. de la collec. de Mendoza, ap. *Antiq. of Mexico*, vol. 4.) Une au-

où s'élevait le massif édifice pyramidal consacré par les Aztèques à leur dieu de la guerre : cet édifice, qui ne le cédait en grandeur et en sainteté qu'au temple de Cholula, couvrait le terrain occupé aujourd'hui en partie par la grande cathédrale de Mexico.

En face de la porte occidentale de l'enclos du temple, s'étendait une rangée de bâtiments en pierre, de peu d'élévation : c'était le palais qu'Axayacatl, père de Montézuma, s'était bâti environ cinquante ans auparavant (19). On l'avait disposé pour servir de caserne aux Espagnols. L'empereur lui-même les attendait dans la cour. A l'approche de Cortés, il prit d'un vase de fleurs porté par un de ses esclaves, un collier massif, dans lequel on remarquait, montée en or et attachée par de lourds anneaux du même métal, la coquille d'une espèce de crustacé fort estimé des Indiens. A cette chaîne étaient suspendus huit ornements également en or, d'une palme de longueur chacun et d'un travail délicat, faits à l'imitation de ce même crustacé (20); car les orfèvres aztèques n'étaient point, à ce qu'il paraît, inférieurs à leurs confrères européens (21). Montézuma, en passant ce riche collier au cou du général, lui dit : « Ce palais vous appartient, Malinche (22) (c'était l'épithète qu'il lui donnait toujours en lui parlant), ainsi qu'à vos frères. Reposez-vous de vos fatigues, et avant peu je reviendrai vous voir. » A ces mots, il se retira avec sa suite, montrant ainsi une délicatesse de procédés qu'on ne devait pas attendre d'un barbare.

tre étymologie fait dériver ce mot de *Tenoch*, l'un des fondateurs de la monarchie.

(19) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 78.

Il occupait l'emplacement qui forme aujourd'hui l'angle des rues « del Indio triste » et de « Tacuba. » Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 7 et seq.

(20) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., partie 1, cap. 24.

(21) Boturini prétend qu'ils étaient plus habiles, de l'aveu des orfèvres eux-mêmes. *Idea*, p. 78; et Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, c. 11.

(22) Ante, t. 1, p. 305.

des tableaux hiéroglyphiques. Il s'enquit aussi du rang qu'avaient ses hôtes dans leur pays, et demanda s'ils étaient parents de leur souverain. Cortés répondit qu'ils étaient parents les uns des autres et sujets de leur grand monarque, qui leur témoignait à tous une estime particulière. Avant de partir, Montézuma se fit nommer les principaux cavaliers et indiquer leur grade dans l'armée.

A la suite de cette conférence, le prince aztèque commanda aux gens de sa suite d'apporter les présents destinés à ses hôtes. Ils consistaient en vêtements de coton, en quantité suffisante, dit-on, pour habiller toute l'armée, y compris les alliés (25) ! Il y ajouta, comme à l'ordinaire, des chaînes d'or et autres ornements, qu'il distribua avec profusion parmi les Espagnols. Il se retira ensuite avec le même cérémonial, laissant tout le monde profondément pénétré de sa munificence et de son affabilité, si différentes des idées qu'on s'était faites d'après les rapports — selon toute apparence mensongers — de ses ennemis (26).

Ce soir même, les Espagnols célébrèrent leur arrivée dans la capitale du Mexique, par une décharge générale de leur artillerie. Le bruit tonnant du canon, retentissant parmi les édifices et les maisons qu'il faisait trembler sur leur base, l'odeur de ces vapeurs sulfureuses qui s'élevaient en tourbillonnant au-dessus des murs du camp, rappelèrent aux habitants les explosions du grand *volcan*, et jetèrent l'épouvante dans ces cœurs superstitieux. Ce bruit leur annonçait que leur cité renfermait dans son sein ces êtres redoutables dont le passage

(25) « Muchas y diversas joyas de oro, y plata, y plumajes, y con fasta cinco ó seis mil piezas de ropa de algodón muy ricas, y de diversas maneras texida, y labrada. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 80.) Ce récit serait encore au-dessous de la vérité, suivant Diaz. (*Hist. de la conq.*, cap. 89.) « Sex millia vestium, aiunt qui eas videre. » Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(26) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 85. Gomara, *Crónica*, cap. 66. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 6. Bernal Diaz, *ibid.*, ubi supra. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

avait été jusqu'à présent marqué par la désolation, et qui faisaient descendre la foudre du ciel pour dévorer leurs ennemis. C'était sans doute un artifice politique de Cortés, de confirmer autant que possible les naturels dans ces idées, et de leur inspirer tout d'abord une salutaire terreur de la puissance surnaturelle des Espagnols (27).

Le lendemain matin, le général fit demander à l'empereur la permission de lui rendre sa visite dans son propre palais. Cette demande fut accueillie avec empressement, et Montézuma envoya ses officiers pour conduire les Espagnols en sa présence. Cortés s'étant revêtu de son plus riche costume, sortit des quartiers, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Velasquez, d'Ordaz, et de cinq à six simples soldats.

L'habitation du roi était à peu de distance. Elle occupait l'emplacement au sud-est de la cathédrale, qui a été depuis couvert en partie par la *casa del Estado*, palais des ducs de Monteleone, descendants de Cortés (28). C'était un vaste assemblage irrégulier de bâtiments en pierre, de peu d'élévation, semblables à ceux où les Espagnols étaient casernés. Ce palais formait un ensemble tellement spacieux, qu'un des conquérants nous assure que, l'ayant visité à plusieurs reprises avec la ferme intention de le voir en entier, il n'avait jamais pu en venir à bout, par suite de l'excessive fatigue qu'il avait chaque fois éprouvée à parcourir les différentes suites d'appartements (29). Il était construit en pierre rouge poreuse du pays, ou *tezontli*, orné de marbres, et sur la façade étaient sculptées, au-dessus de l'entrée principale, les armes ou la

(27) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 18.

(28) « C'est là que sa famille construisit le bel édifice dans lequel se trouvent les archives *del Estado*, et qui est passé, avec tout l'héritage, au duc napolitain de Monteleone. » (Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 72.) Les habitants du moderne Mexique ont de grandes obligations à ce savant pour le soin qu'il a mis à établir l'identité des localités mémorables de leur capitale. Il est assez rare qu'un ouvrage philosophique soit en même temps un bon *Manuel du voyageur*.

(29) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

devise de Montézuma, consistant en un aigle portant un ocelot dans ses serres (30).

Au milieu des cours que traversèrent les Espagnols, jaillissaient des fontaines d'une eau limpide comme le cristal, alimentées par le grand réservoir du mont lointain de Chapoltepec, et alimentant à leur tour plus de cent baignoires disposées dans l'intérieur du palais. De nombreux groupes de nobles aztèques se promenaient dans ces cours, ainsi que dans les vestibules. Les appartements étaient bas, mais immensément vastes : les plafonds étaient de différentes espèces de bois odoriférants, ingénieusement sculptés ; des nattes de feuilles de palmier couvraient les planchers. Les murs étaient tapissés d'étoffes de coton richement teintes, de peaux de bêtes sauvages ou de somptueuses draperies de tissus de plumes, représentant des oiseaux, des insectes et des fleurs, et comparables, pour la délicatesse du travail et le brillant des couleurs, aux tapisseries de Flandre. L'encens, fumant dans des cassolettes, répandait au loin ses parfums enivrants. Les Espagnols pouvaient se croire dans l'enceinte voluptueuse d'un harem d'Orient, plutôt que dans le palais d'un chef barbare du monde occidental (31).

En arrivant à la salle d'audience, les officiers mexicains ôtèrent leurs sandales, et jetèrent par-dessus leurs vêtements un manteau de *nequen*, étoffe grossière faite des fibres du maguey, et qui n'est porté que par les classes les plus pauvres. Cet acte d'humilité était imposé à tous ceux qui approchaient le

(30) Gomara, *Crónica*, cap. 71. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 9.

Les autorités disent un « tigre, » animal inconnu en Amérique. Je me suis hasardé à lui substituer l'ocelot ou *tlalocelotl* du Mexique, animal de la même famille et qui, par cette raison, a pu facilement être confondu par les Espagnols avec le tigre de l'ancien continent.

(31) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 9. Gomara, *Crónica*, cap. 71. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 91. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5, 46. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 111-114.

souverain, à l'exception des membres de sa propre famille (32). C'est ainsi que pieds nus, les yeux baissés, et humblement inclinés, ils introduisirent les Espagnols devant le monarque.

Ceux-ci trouvèrent Montézuma assis à l'extrémité d'un vaste salon, et entouré de quelques-uns de ses chefs favoris. Il les reçut d'un air affable, et bientôt après, Cortés, sans beaucoup de cérémonie, aborda le sujet qui occupait la première place dans ses pensées. Il comprenait de quelle importance il était de convertir le roi, dont l'exemple ne pouvait manquer d'exercer une puissante influence sur la conversion de son peuple. Il se prépara donc à déployer toutes les ressources de son érudition théologique en même temps que toutes les séductions de son éloquence : ses paroles étaient transmises par la voix de son interprète Marina, aussi inséparable de lui, dans ces occasions, que son ombre.

Il commença par exposer, aussi clairement qu'il le put, les idées reçues dans l'Église touchant les saints mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Il remonta ensuite à l'origine des choses, à la création du monde, à Adam et Ève, au paradis et à la chute de l'homme. Il déclara à Montézuma que les idoles qu'il adorait n'étaient autres que Satan sous différentes formes. La preuve en était dans les sanglants sacrifices qu'elles imposaient, et qui contrastaient avec le pur et simple rite de la messe. Le culte de ces idoles le plongerait dans la perdition. C'était pour arracher aux flammes éternelles son âme et les âmes de ses sujets, en leur révélant une foi plus pure, que les chrétiens étaient venus dans son empire. Il le conjura instamment de ne pas négliger cette occasion et d'assurer son salut en embrassant la croix, ce symbole sacré de la rédemption des hommes.

La rhétorique du prédicateur s'émoussa sur le cœur insensible de son royal auditeur. Elle perdit, sans doute, quelque

(32) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

Il n'existe pas, en ce qui a trait aux usages des anciens Aztèques, de meilleure autorité que ce digne missionnaire; il connaissait ce sujet à fond et en parle d'après son expérience personnelle.